



**HAL**  
open science

## L'homme n'est pas un mythe

Maurice Sachot

► **To cite this version:**

Maurice Sachot. L'homme n'est pas un mythe. Journées d'étude de la Fédération des Orthophonistes de France (FOF), Sep 2008, Paris, France. hal-02004665

**HAL Id: hal-02004665**

**<https://hal.science/hal-02004665>**

Submitted on 1 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'homme n'est pas un mythe<sup>1</sup>

Maurice Sachot

*Résumé : Nous serions en train de changer radicalement de paradigme anthropologique. Le néolibéralisme serait en train de subvertir et de pervertir le régime de christianité dont il est issu. Récusant comme mythique la parole qui permet aux hommes de se comprendre comme sujets humains, les puissances financières imposent aujourd'hui une vision prétendument scientifique dans laquelle les individus, réduits au biologique, perdent leur humanité et sont asservis. Le cerveau a remplacé l'âme, a remplacé le sujet. En mettant en cause le statut de la personne, il perturbe gravement le langage et la parole. Il conduit à ce que les et professionnels de santé tels que les orthophonistes partagent sa vision et soient au service de son projet d'asservissement et de déshumanisation.*

Nous sommes en train de changer de civilisation et de culture. Le néolibéralisme, qui est la forme contemporaine du capitalisme, est en train d'opérer sur notre continent et dans le monde entier une rupture anthropologique sans précédent. Celle-ci est plus radicale encore que l'instauration du régime communiste en Russie, en 1917, ou en Chine, en 1949. Pour nous, la spécificité de cette mutation civilisationnelle est qu'elle ne vient pas de l'extérieur, comme par suite d'une conquête et d'une colonisation. Elle jaillit de notre propre sol, de la culture même qu'elle supprime. Nous pratiquons une auto-colonisation. Aussi bien sommes-nous troublés, incapables le plus souvent d'en saisir les tenants et les aboutissants. Cette nouvelle civilisation, si toutefois il est permis de la qualifier de ce nom, ne fait pas que remplacer l'ancienne. Elle en est la subversion. Toutes les références sur lesquelles reposaient jusqu'à présent nos conceptions de la vie individuelle et collective, nos conceptions de la personne humaine et de notre rapport au monde, sont périmées. Dans le nouveau monde qu'instaure le néolibéralisme, la personne humaine n'existe plus. Il n'y a plus que le marché, organisé « scientifiquement » et de manière totalitaire. Dans ce marché, les individus ne sont plus que des éléments parmi d'autres. Il se pourrait bien que du livre de notre histoire nous ne tournions pas simplement une page, comme le ferait une révolution, mais que nous en fassions un palimpseste.

---

<sup>1</sup> Conférence donnée aux Journées d'étude de la Fédération des Orthophonistes de France (FOF), à Paris, les 19 et 20 septembre 2008. Texte légèrement amendé par rapport à celui qui est publié dans les Actes.

Il serait donc pour le moins étrange si, prenant conscience de cette subversion, nous faisons comme si elle n'existait pas, nous continuions à envisager nos vies et nos professions comme si leurs conditions n'étaient pas radicalement modifiées. Mais n'est-ce pas le propre de ces journées d'études que d'être une occasion, non pas de sortir de la profession qui est la vôtre, mais de mieux la saisir dans l'environnement qui est le sien et qui la concerne au plus intime d'elle-même ?

Le moment que nous vivons est donc celui du passage d'un monde à un autre. Aussi bien, l'une des entrées que l'on peut légitimement emprunter pour comprendre ce passage et juger de sa viabilité est de considérer le nouveau monde par rapport à l'ancien. Certes, les tenants du nouveau monde considèrent que la société de marché est une nouveauté si radicale que toute référence au passé est inutile, voire néfaste. Cette position n'a rien d'original : il n'est de nouvelle civilisation qui ne s'impose autrement qu'en s'installant sur les cendres de l'ancienne. Mais ce serait jouer leur jeu que de les écouter. Puis, donc, que le néolibéralisme est né de la civilisation qu'il veut supplanter, qu'il en est le retournement, le confronter avec cette dernière peut être particulièrement significatif pour l'intelligence des deux et du malaise actuel, étant entendu que, de notre part, il ne s'agit aucunement de prendre ici la défense du monde que nous sommes invités, je devrais dire engagés à quitter.

Je qualifie ce monde de christianité. Par christianité, j'entends l'ensemble civilisationnel et culturel dans lequel le christianisme a été la force fédératrice jusqu'à l'organiser en chrétienté et qui, aujourd'hui, se déploie plutôt sous des formes sécularisées ou laïcisées. La christianité implique en amont les civilisations antiques que le christianisme a engagées dans un devenir qui les a rendues caduques en tant que telles. Elle implique en aval les civilisations qu'elle a fait advenir et fait encore advenir en les englobant dans une « mondialatinisation », comme Jacques Derrida appelle l'extension planétaire de la « christianité romaine »<sup>2</sup>. La christianité ne se réduit pas au christianisme. Elle est la tradition des civilisations antiques telle que le christianisme, en tant que religion, nous l'a transmise en héritage et telle que l'avons transformée depuis lors, soit par voie de sécularisation, caractéristique des milieux de culture protestante, soit par voie de laïcisation, caractéristique des milieux catholiques et républicains. Je me permets de rappeler que le christianisme est devenu, en tant que religion, l'instance instituante de toute la société seulement à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, sous Théodose I<sup>er</sup><sup>3</sup>.

Pour nous qui sommes dans l'espace français, cela signifie que le monde que nous quittons revêt deux formes principales : l'une, proprement chrétienne, car le christianisme, surtout sous sa forme catholique, y est toujours très prégnant ; l'autre, républicaine, qui est une laïcisation du modèle catholique opérée par la Révolution française. Le néolibéralisme, quant à lui, s'est formé en milieu anglo-saxon et protestant. Il inspire les institutions européennes. Aussi la rupture qu'il instaure est-elle d'autant plus marquée pour un pays de

---

<sup>2</sup>. J. Derrida, *Foi et Savoir*. Suivi de *Le Siècle et le Pardon*. Entretien avec Michel Wieviorka, Paris, Le Seuil, collection « Points Essais ».

<sup>3</sup>. Pour comprendre comment le christianisme s'est formé et a pu devenir l'instance instituante du monde, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Quand le christianisme a changé le monde. I. La subversion chrétienne du monde antique*, Paris, Odile Jacob, 2007.

culture catholique et républicaine qu'est la France. D'une manière générale, on peut dire que le néolibéralisme, en supplantant le christianisme dans sa fonction architectonique de la christianité et en inversant tout son référentiel de principes, d'axiomes et de valeurs, fait de notre monde une christianité sans christianisme. Pour une grande part, il met en exergue ce que le christianisme avait plutôt refoulé dans notre tradition occidentale et, à l'inverse, il refoule ce que celui-ci avait mis en avant. La subversion qu'il opère dans le champ de nos références fondatrices est totale.

C'est donc par rapport à ce changement de modèle civilisationnel et culturel que je voudrais envisager les deux questions complémentaires qui font l'objet de ces deux journées d'études, la notion de personne humaine et le rapport à la science. Il en change la nature et la portée. Avant de vous soumettre quelques uns des repères que je crois fondamentaux pour l'examen de ces deux questions – ce qui fera l'objet de la seconde partie de cet exposé –, il me semble utile, au préalable, de situer le sort qui leur est réservé dans ces deux instances instituantes que sont le christianisme et le néolibéralisme.

## **I. Christianisme et néolibéralisme : similitudes et différences**

### **A. Conception de la personne humaine**

#### **a) Dans le christianisme**

Reprenant ce que les écoles philosophiques de l'Antiquité considéraient comme étant le meilleur, le christianisme proposait à l'homme – et propose toujours – une sagesse qui consistait principalement à vivre en privilégiant nettement l'esprit sur le corps, voire à négliger celui-ci ainsi que le monde, parce que, même si, lors de la résurrection finale, affirme-t-il, l'âme immortelle retrouvera un corps, ce corps ainsi que le monde seront entièrement nouveaux. Seul importe sur terre le salut de l'âme. Le chrétien ne modère pas seulement ses passions, nous dirions aujourd'hui ses pulsions : il regarde le monde et ses attraits avec détachement. Le corps et le monde sont ce qu'il refoule. En revanche, le salut de son âme, il doit le mériter. C'est le prix de sa liberté et de sa responsabilité. Ce qui distingue l'homme de toutes les espèces animales et qui fait de chacun de nous une personne et non pas seulement l'individu d'une espèce, c'est précisément cette capacité qu'il a à décider pour lui-même et que cette capacité, qui repose sur la conscience qu'il a de lui-même et de ses actes, implique une liberté et engage sa responsabilité. Certes, dans la perspective du salut chrétien, cette liberté et cette responsabilité ont un support ontologique, à savoir une âme individuelle et immortelle que la théologie dira être créée par Dieu au moment de la conception de chacun. Mais il n'est peut-être pas sans signification, pour nous aujourd'hui, de remarquer que les philosophes de l'Antiquité, qui, par définition, n'avaient pas les mêmes espérances que les chrétiens, proposaient pour la plupart d'entre eux un idéal de vie exigeant et fait de modération, considérant que le bienfait d'un acte vertueux réside moins dans l'espérance d'une reconnaissance et d'une récompense externe que dans le fait même de commettre un tel acte. Il n'était pas nécessaire de croire en un dieu et en l'immortalité de l'âme, ni d'engager son destin éternel, heureux ou malheureux, pour être un homme de bien.

La doctrine chrétienne allait cependant plus loin que la philosophie antique et, cela, de deux manières au moins. En premier lieu, cette liberté et cette responsabilité, en lesquelles réside l'essence de la personne humaine, ne sont pas l'apanage de quelques uns, mais de tous les hommes, quels qu'ils soient. Le moment fondateur en fut le conflit qui eut lieu à Antioche, en l'an 48, pour savoir si les non-Juifs convertis à la foi chrétienne devaient être soumis à la Loi juive pour partager la même table que les Juifs convertis. Paul, qui était à la fois Juif et citoyen romain, le trancha par la négative, accomplissant ce que j'appelle le premier acte républicain de l'histoire. Les distinctions de nationalité, de langues, de sexes, de conditions politiques, sociales ou autres n'ont rien à faire dans la communauté des chrétiens. Éclat de lumière qui, toutefois, n'entraînera pas toutes les conséquences qu'il aurait pu produire. Le christianisme ne s'engagera jamais dans la voie de la révolution sociale ou politique. Il faudra attendre la révolution française pour que cela devienne un principe de la République. Quant à son application dans la réalité sociopolitique, je crois qu'il faudra encore bien des combats pour qu'elle se réalise pleinement. En second lieu, s'il partage avec les philosophies anciennes le principe de justice qui est, dans les rapports à autrui, de ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas qu'autrui vous fasse, le christianisme va plus loin en prônant l'amour de son prochain, fût-il votre ennemi.

Il est encore un autre aspect qui renforce l'importance donnée à la personne humaine. À l'origine, c'est-à-dire jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'appartenance au christianisme reposait sur une adhésion personnelle, libre, volontaire et très exigeante. Elle était le résultat d'une conversion. Il n'y avait de baptême que d'individus et d'individus adultes. Ce qui supposait aussi la liberté de penser. À partir du moment où le christianisme devint la seule religion légitime de l'Empire et où chacun fut contraint de se faire baptiser, y compris les Juifs, on se mit aussi à baptiser les enfants dès leur naissance. L'Église se trouva donc ainsi à décider à la place de chacun. Il n'y avait plus que des fidèles. Le baptême ne faisait donc plus du néophyte un parfait. D'où le développement du monachisme, mais aussi pour chacun l'obligation de compenser la perte de la liberté d'adhésion par la progression dans la voie de la perfection. Cet affermissement de la prise de conscience de soi comme sujet s'inscrivant dans la durée d'une vie sera renforcé par l'instauration de la confession dite auriculaire ou privée imposée par le quatrième concile de Latran, en 1215.

## **b) Dans le néolibéralisme**

Dans la conception néolibérale du monde, la personne humaine, telle que le christianisme antique en a établi le statut ou telle qu'elle fonde un régime républicain et laïc, n'est pas simplement mise à mal. Elle est purement et simplement abolie. Selon la théorie économique du libéralisme, l'individu semblerait souverain : c'est lui qui déciderait rationnellement en fonction de son propre intérêt, le bien général ou commun n'étant que le produit nécessairement harmonieux des intérêts privés. Dans sa version achevée qu'est le néolibéralisme, la réalité se révèle tout autre : l'individu n'existe plus ni comme personne ni comme sujet. En lui-même et dans ses rapports à autrui et au monde, il est défini uniquement en termes économiques et financiers. Pour lui-même, il est un capital, dont il est directement responsable et le seul. Pour les autres, il est une ressource. Il s'instrumentalise pour lui-même et est un instrument pour autrui. Il se pense et est pensé en termes de compétences, en

fonction d'un projet déterminé (ou de plusieurs), comme si le propre du projet n'était pas d'aboutir à des résultats inattendus. En régime chrétien, le discours théologique, même s'il se prend pour le seul discours véritable, fonctionne dans une large mesure de manière métaphorique par rapport à la réalité. Le discours économique, en revanche, qui est au capitalisme ce que la théologie est au christianisme, entend bien faire de la totalité du réel une réalité économique et financière. Renfermé dans « l'individualisme méthodologique » et le rapport à son propre intérêt, le « fidèle » de l'économie n'a pas à s'interroger, comme dans la religion chrétienne, sur les fondements de la doctrine et des institutions, comme il n'a pas le pouvoir d'intervenir directement, puisque la doctrine du « consentement sans consentement », selon Franklin Henry Giddings, remplace celle de la grâce, et l'inscription immédiate dans la société de marché remplace celle du baptême des enfants. Comparé à son sort en régime républicain, il est complètement destitué de ses devoirs et obligations de citoyen. Le consulter par un référendum est la dernière des erreurs à ne pas commettre. Les décisions sont prises sans lui et loin de lui, à Schengen, Porto, Lisbonne ou Bruxelles, comme l'Empereur romain prenait les siennes à Nicomédie, Sirmium, Thessalonique ou Constantinople. Il n'est qu'un rouage nécessaire au développement du profit. Il n'est pas un acteur, mais un agent ou un opérateur. La liberté qu'on lui fait miroiter en lui laissant croire qu'il peut donner libre cours à ses désirs et à ses pulsions ne vise ni son bonheur ni son épanouissement, mais simplement le bon fonctionnement du marché et l'augmentation du profit des investisseurs. Dans la tradition chrétienne, si chaque fidèle était invité à vivre en parfait, seul le religieux (le moine avant tout) se l'imposait comme règle de vie, non le simple fidèle. Dans le néolibéralisme, chaque individu se doit de s'engager dans un combat avec lui-même et avec les autres pour être non pas le meilleur, comme il est dit dans la novlangue néolibérale<sup>4</sup> – ce qui impliquerait des valeurs morales –, mais le gagnant, et, pour cela, toujours se remettre en cause, sur tous les plans, ne jamais rien considérer comme acquis. Sa mobilisation et son adaptabilité doivent être permanentes – ce que veut dire le slogan qui est à la base de toutes les réformes des études, « l'éducation tout au long de la vie » –, sinon il est vieux, dépassé, fini, exclu. La notion même de retraite devient une aberration. L'institution se doit de le mettre sous cette pression constante et en concurrence avec les autres, perçus comme adversaires. Ce n'est plus lui qui demeure, mais cette abstraction qu'est l'adaptabilité. Il n'est qu'un produit du milieu, l'écologie économique-socio-politique n'étant qu'une dimension de l'écologie tout court<sup>5</sup>. La précarité est son statut naturel, même s'il est compétent et performant<sup>6</sup>. *Struggle for life*. Malheur aux perdants, représentant de loin le plus grand nombre ! Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, à se battre la coulpe, et non accuser les autres ou les institutions ! Ils sont

---

<sup>4</sup>. Voir l'ouvrage d'Alain Bihr, *La Novlangue néolibérale. La rhétorique du fétichisme économique*. Lausanne, Éditions Page deux, 2007.

<sup>5</sup> Sur le changement de sens de la notion de milieu et ses conséquences, voir Maurice Sachot, « Le milieu peut-il faire la loi ? », *Transverse* 1, 2010, p. 11-24.

<sup>6</sup>. Ce raisonnement de Madame Laurence Parisot, Présidente du Medef, est on ne peut plus éloquent : « La vie, la santé, l'amour sont précaires. Pourquoi le travail ne le serait-il pas ? », *Le Figaro*, Paris, 30 août 2005. Le licenciement des cadres par une entreprise n'est pas dû à leur incompétence, mais, d'une part, à leur salaire, trop élevé, et d'autre part et surtout à leur excès de compétence : leur culture, axée sur la réussite personnelle, les empêche de ce convertir à la nouvelle culture managériale, axée sur le projet.

d'autant plus fautifs, qu'ils coûtent au capital au lieu de lui rapporter. Là est la faute impardonnable, le nouveau « péché contre l'esprit ». Ils doivent être dénoncés et poursuivis. Les inégalités de fait deviennent des inégalités de droit<sup>7</sup>. Seul, le riche entre dans ce nouveau royaume terrestre. Peu importe si, pour le pauvre ou le malchanceux, ce royaume transforme le monde en enfer. La doctrine augustinienne de la prédestination, reprise par le protestantisme, trouve là son achèvement séculier.

## B. Rapport à la science

Le mouvement chrétien s'était transformé en christianisme après avoir retourné sur elle-même la démarche scientifique et philosophique et après l'avoir instrumentalisée à son profit. Se construisant sur le principe de la révélation, il avait déclaré inutile la recherche scientifique et philosophique. La Vérité, avec un V majuscule si je puis dire, car je devrais dire l'*Alètheia*, avec un alpha majuscule, la Vérité, dis-je, étant énoncée par Dieu lui-même – en réalité par les détenteurs du discours dans l'institution –, il n'était plus nécessaire de la rechercher ni, pour cela, d'observer le monde et soi-même, ni de s'interroger sur les conditions de sa découverte et de son énonciation. Le capitalisme, fondé également sur une certaine philosophie de l'homme – s'il est encore possible d'appeler ainsi ce qui le nie et le détruit –, s'est développé en système intellectuel intégral et achevé. Il est devenu une « théorie du monde », une « idéologie », au sens de système de valeurs rationnellement argumenté, dont le dernier état est le néolibéralisme. Comme la religion chrétienne avait construit sa fiction du monde autour de la notion de salut, le néolibéralisme se donne lui aussi comme la seule vraie réalité du monde. Sa vérité est indiscutable, comme si elle était révélée. Comme le « monde séculier » était pour la religion chrétienne le lieu du salut, mais sans intérêt pour lui-même, le « monde » (qui comprend ici les hommes) est le lieu du salut du capital financier. Il peut donc être exploité sans vergogne. Son étude n'a d'intérêt que dans la mesure où elle permet d'augmenter ou de renouveler le profit financier. La scientificité est totalement instrumentalisée pour être mise au service du capital. Elle n'existe plus avec ses exigences propres. La nouvelle cléricature, à savoir les financiers, les économistes, les sociologues, les psychologues et tous les autres savants est réquisitionnée pour justifier, légitimer et faire fructifier les intérêts des capitalistes. Elle est la seule interprète autorisée de la doctrine, parce que, comme les prêtres, elle tient un discours qui est comme celui d'une foi et qui s'interdit toute critique et s'autocensure *a priori*. Il n'y a plus d'instruction, mais uniquement de l'éducation. Il n'y a plus de culture personnelle, mais de l'acculturation. Il n'y a plus de questions à instruire portées par des disciplines, mais des savoirs à inculquer. Il n'y a plus d'hommes instruits, mais des spécialistes, des « imbéciles compétitifs », comme les a si bien nommés Régis Debray<sup>8</sup>. Du reste, toutes les questions que l'homme peut se poser et qu'instruisent les disciplines de sciences humaines sont totalement discréditées, de la même manière que le christianisme, en devenant religion, a discrédité tout travail de la pensée critique en la traitant de « curiosité » malsaine ou de superstition illégitime

---

<sup>7</sup>. « On sait qu'avoir l'économie pour idéal conduit vite à faire l'économie de l'idéal » (Régis Debray, *Contretemps, Éloges des idéaux perdus*, Paris, Gallimard, coll. Folio actuel, 1992, p. 40.).

<sup>8</sup>. Régis Debray, *Contretemps, op. cit.*, p. 30.

institutionnellement et invalide intellectuellement. Comme l'Église a fait fermer l'école philosophique d'Athènes en 529, la loi française du 10 août 2007, mettant en œuvre diverses décisions des instances européennes, met fin aux Universités en leur donnant comme mission de préparer directement à un métier. Détenteur de la vérité certaine (la vérité économique), le néolibéralisme se protège de toute critique possible en prétendant qu'il ouvre une ère post-épistémique, une ère dans laquelle les questions quant au vrai n'ont plus aucune pertinence. Pour toutes ces questions, un relativisme pragmatique est de règle, revendiqué comme tel ou caché sous la figure du pluralisme : il n'y a que des opinions qui, en se valant toutes, ne valent plus rien. Dans ce contexte, les religions, perçues dans le modèle néolibéral anglo-saxon, c'est-à-dire comme communautés d'opinion, assument utilement des fonctions jusqu'à présent dévolues aux États-nations et sont instrumentalisées comme moyens complémentaires d'asservissement. Toute idée considérée comme dangereuse est soit ridiculisée par le néolibéralisme, comme toutes les théories alternatives ou altermondialistes, soit immédiatement intégrée et retournée pour la rendre inoffensive et même bénéfique pour lui, comme, par exemple, tout ce qui touche à l'environnement : quelle est l'industrie qui lui porte atteinte et qui ne s'affiche pas comme en étant très respectueuse et comme étant attachée au développement durable, deux mots qui sont pourtant contradictoires ou, alors, il ne faut entendre développement qu'au sens de développement du capital<sup>9</sup> ? Il n'y a donc pas à imaginer un monde différent. Penser autrement c'est être hérétique, schismatique. Que dis-je ? Le fait même de penser est en trop<sup>10</sup>. Et reprenant au christianisme le concept de révélation close, il n'hésite pas à déclarer qu'il est l'état achevé et indépassable de la civilisation. La recherche de la croissance indéfinie du capital remplace la recherche de la perfection chrétienne.

En un mot, la rupture qu'introduit le néolibéralisme dans sa version européenne est si radicale, qu'elle ne transforme pas le passé et le présent en une Antiquité comme l'avait fait le christianisme lorsqu'il fut reconnu comme religion, mais en préhistoire. La religion chrétienne était constituée des cultures et civilisations qu'elle reléguait. Certes, au nom du principe d'achèvement-conversion, elle les a mises à mal, détruisant temples, cirques, arènes, théâtres, thermes et autres monuments, lieux symboliques d'un art de vivre individuellement et en société. Mais ce même principe lui faisait malgré tout considérer ces cultures et civilisations comme une étape préparatoire et annonciatrice de sa venue et elle prétendait en conserver le meilleur, presque au même titre que celui qui lui faisait regarder l'histoire de l'ancien Israël comme une préparation, une annonce et une préfiguration de la réalité christique. Rien de tel avec le néolibéralisme. Il entend être une nouveauté quasi absolue. La coupure avec le passé doit être nette et entière. Celui-ci doit être ignoré, comme celui de l'Amérique avant l'arrivée des colons européens. S'y référer est une hérésie considérée comme extrêmement dangereuse.

---

<sup>9</sup> Voir à ce sujet, de René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2007.

<sup>10</sup> « La liberté de penser s'arrête là où commence le code du travail » (Dans *Il était une fois le salariat*, documentaire d'Anne Kunvari, Iskra, Paris, 2006. Cité par Gérard Filoche, « Tornade patronale sur le code du travail, *Le Monde Diplomatique*, mars 2008, p. 12). Si on se rappelle que, dans la perspective néolibérale, l'individu (l'homme du peuple) n'existe que par son travail, on comprendra mieux toute la portée de cette autre déclaration de Madame Laurence Parisot.



Cela pourrait conduire à le relativiser et à le remettre en cause. C'est pourquoi la disparition des sciences humaines en tant que telles est-elle nécessaire, comme la fermeture de l'école philosophique d'Athènes en 529 avait été nécessaire à l'imposition de la vérité chrétienne comme vérité définitive et absolue. Pour le dire d'un mot : les références culturelles du passé et du présent doivent désormais relever du mythe. Non pas, bien sûr, du mythe au sens que, pense-t-on habituellement, les sociétés anciennes exprimaient rituellement et symboliquement l'originaire qui les fondait, mais au sens où nous, maintenant, considérons ces mythes et leurs expressions littéraires : des récits qui n'ont plus de signification pertinente pour nous, de simples objets de curiosité, comme le sont la plupart du temps les sites archéologiques, les temples anciens mais aussi les musées, les églises et bien d'autres lieux encore, témoins d'un passé révolu vers lesquels il rapporte de faire affluer les touristes.

Nous touchons ici au cœur des deux questions qui font l'objet de ces deux journées : celle de la place qu'occupe la science dans la démarche des orthophonistes et, à l'intérieur de cette question générale, celle du cerveau comme centre unique et ultime d'explication en lieu et place du sujet humain. Pour le dire sans ambages, nous nous trompons gravement, si nous croyons que les difficultés que nous rencontrons dans l'intelligence et l'exercice de nos professions viennent simplement de l'augmentation et de la complexification des savoirs scientifiques qu'elles impliquent. Nous nous trompons gravement, si nous croyons que la substitution du cerveau à la personne comme centre d'analyse et de décision est simplement un effet des progrès scientifiques considérables réalisés ces dernières décennies dans la connaissance de cet organe. Certes, il n'est nullement question de nier que ces récents développements existent, ni qu'ils sont en eux-mêmes les bienvenus, ni qu'ils rendent plus complexe et plus difficile la tâche du praticien lorsqu'il s'agit pour lui de les intégrer dans son activité professionnelle, qu'elle soit de diagnostic, d'évaluation ou de traitement. Par lui-même, ce renouvellement est déjà une difficulté suffisante à surmonter. Mais telle n'est pas la question profonde qui nous préoccupe. C'est tout le rapport à soi-même, à l'autre, au monde en général et, donc, aux êtres de parole que nous sommes qui est remis en cause, comme mis en suspens. Mais l'erreur à ne pas commettre, erreur que bien des scientifiques et des savants nous poussent à faire, est de croire que cette question est seulement d'ordre scientifique, qu'elle est interne à la scientificité, qu'elle est locale et non générale et, donc, qu'elle relève uniquement des savants, des spécialistes ou des experts.

## **II. Clarifications fondamentales**

La confusion dans laquelle nous sommes, confusion sciemment entretenue, impose donc que nous procédions à quelques clarifications. Toujours dans la perspective des deux thèmes conjoints de ces journées, le rapport à la personne humaine et le rapport à la science, vous me permettrez de vous soumettre modestement quelques uns des repères que, pour ma part, j'estime fondamentaux.

## A. Le rapport à la science

### a) La démarche scientifique

Le professionnel de santé qu'est l'orthophoniste, comme tout professionnel, quel qu'il soit, n'est pas un scientifique, au sens strict de ce terme. Les règles épistémiques qui définissent l'activité scientifique sont, rappelons-le, celles que les savants et philosophes de l'Antiquité grecque ont établies. La scientificité caractérise la prétention qu'a un individu de percevoir et de dire le réel, selon des procédures d'investigation et un langage de diction tels que l'énoncé qui en résultera ne sera pas considéré comme l'effet de sa subjectivité (son moi), mais comme une donnée objective pouvant être reprise par d'autres sujets se soumettant aux mêmes règles épistémiques. Le « je » du savant qui énonce ne veut idéalement être qu'un « je » épistémique, un « je » cérébral déconnecté du moi de la chair et du corps et en adéquation parfaite avec la partie du monde objectivée. Le seul objectif du savant authentique est de connaître le réel, lequel non seulement échappe, pour une très grande part, à l'évidence du sensible, mais également est toujours perçu comme une réalité, une projection subjective, un construit. Pour cela, il émet des hypothèses qu'il soumet à l'épreuve des faits, déployant des procédures et des outillages permettant d'aller au-delà de ce que nous percevons directement par nos sens et des représentations que nous en avons présentement. Mais parce que ce réel est toujours complexe, il ne peut l'aborder sous toutes ses facettes en même temps. Son approche sera donc nécessairement réductrice, d'une part, parce qu'elle ne retiendra qu'une dimension du réel, voire un aspect de cette dimension, d'autre part, parce qu'elle s'effectuera à partir d'un point de vue particulier. Telle est l'une des raisons du morcellement de notre connaissance du monde en une multiplicité de domaines et de disciplines. Au terme de la démarche, si elle est validée, il y aura au mieux l'affirmation d'un nouveau fait, comme H<sub>2</sub>O pour la composition élémentaire de l'eau, avec affirmation du modèle théorique qui l'a établi et infirmation des autres théories. S'il n'y a pas de fait dûment établi, demeurera une pluralité d'hypothèses et de théories. À noter que, dans le domaine des choses humaines, l'approche scientifique se complique indéfiniment du fait que, premièrement, l'objet, à savoir la personne humaine comme individu, comme être social et comme être au monde, est un sujet qui englobe et transcende ce qui fait l'objet de toutes les sciences, que, deuxièmement, l'objet ou le réel est déjà une réalité, un réel transformé par l'homme, que, troisièmement, enfin, le sujet savant ne peut pas être extérieur à l'objet, qu'il est lui-même directement impliqué dans son objet. De toute manière, toute affirmation scientifique reste conditionnée par les procédures épistémiques mises en œuvre. Aussi ne peut-elle jamais être considérée comme une vérité absolue et définitive. La réalité qu'elle énonce ne saurait être prise pour le réel. De même, elle est entachée par toute autre finalité que celle de la pure recherche du vrai. Ce qui est toujours le cas. Enfin, elle ne saurait être tenue comme étant la vérité totale de l'objet considéré. On ne peut considérer, sans tomber dans une idéologie abusive, que H<sub>2</sub>O est *la* réponse à la question « Qu'est-ce que l'eau ? », ni que l'économie est *la* réponse à la question « Qu'est-ce que la société ? », ni que le cerveau est *la* personne, comme le faisait Jean Bernard, lorsqu'il disait que « le cerveau définit l'homme, la personne. Et c'est la mort du cerveau qui définit la mort de l'homme tout entier<sup>11</sup> ». Si le savant commet cette réduction

<sup>11</sup>. Citation donnée par *Le Petit Robert* à l'appui de la définition de « cerveau ».

abusive, réduction en rien savante, c'est pour s'autoriser à mener des investigations qu'interdit la morale. L'épistémologie grecque, en s'en tenant à la stricte *théoria*, c'est-à-dire à une démarche hypothético-déductive, était par elle-même une éthique. Elle ne portait pas atteinte à l'objet étudié. Aussi pouvait-elle être totalement libre. Les latins, qui, comme nos chimistes, avaient plutôt tendance à ne comprendre les choses qu'en les manipulant et en les transformant, avaient besoin d'un encadrement juridique pour ne pas porter atteinte aux personnes. Cet encadrement a sombré avec la contestation et la mise à l'écart de la religion chrétienne comme instance instituante de la société. Ce qui fait que, aujourd'hui, nous commettons un abus lorsque nous revendiquons la liberté de la recherche au nom d'une épistémologie grecque alors que la recherche réelle que nous pratiquons suit une épistémologie latine. Le droit vient après le fait et avalise la situation, alors qu'il devrait les précéder et les encadrer.

## **b) La démarche du professionnel de santé**

### *– Trois différences fondamentales avec la démarche du chercheur pur*

Le professionnel qu'est, par exemple l'orthophoniste, partage avec le chercheur pur les mêmes exigences épistémiques fondamentales. Mais sa démarche s'en distingue au moins par trois traits majeurs. Le premier est qu'il ne peut réduire son « objet », si je peux parler de la sorte quand des personnes sont en jeu, à un seul de ses éléments. Il lui faut le saisir dans sa totalité et sa complexité. Cet objet, par ailleurs, est non pas une chose, mais un vivant et, plus qu'un vivant, une personne humaine. La subjectivité du patient et ses productions singulières font partie du réel.

Le second trait est qu'il ne peut avoir la maîtrise scientifique de chacune des multiples disciplines dont les procédures et les résultats peuvent être convoqués pour ses propres investigations ou propositions de traitement. Toutes les disciplines sont impliquées. Pour chaque cas, il lui faut faire des choix et les hiérarchiser, sélection et classement qui ne sont pas contenus dans les disciplines elles-mêmes. Sa subjectivité est directement impliquée par le choix des critères retenus, implicitement ou explicitement.

Le troisième trait porte sur la finalité. Pour le savant, la finalité est d'établir le vrai. Pour l'orthophoniste, le vrai n'est qu'un intermédiaire. Plus exactement, tous les faits avérés, les modèles, théories et hypothèses convoqués pour les faire apparaître et les interpréter sont au service de jugements et de décisions qui les transcendent et qui, bien qu'instruits par cette démarche scientifique, ne sauraient pourtant s'y réduire.

### *– La tentation du repli scientifique*

Devant une telle complexité à analyser et devant une telle responsabilité à prendre, le praticien peut être tenté de se replier sur ce qui lui semble un appui solide, mais qui ne sont que de fausses certitudes : les données dites scientifiques. Comme il n'a pas la maîtrise des démarches scientifiques qui ont produit ces données, qu'il ne peut lui-même déterminer ce qui relève d'un acquis, même temporaire, et ce qui relève encore de l'hypothèse, il lui faut s'en remettre aux savants. Il bascule alors du côté de l'argument d'autorité, qui ruine la démarche scientifique. Ce faisant, il perd sa propre maîtrise de praticien. Le discours dominant veut, ici

comme ailleurs, qu'il mette en pratique les théories savantes. Ce discours est mensonger. Les savants l'entretiennent pour asseoir leur autorité et défendre leur corporation. Un praticien ne met jamais en pratique une théorie savante, ou, alors, cela signifie qu'il ne voit du réel que ce qu'en dit la théorie. Il abandonne alors la proie pour l'ombre. Il fait du très mauvais platonisme. Contrairement à une idée reçue et entretenue, la science n'est pas le fondement du réel ni ne le détient. Le soleil n'a pas attendu nos théories pour nous prodiguer sa lumière et sa chaleur. La maîtrise de la science rhétorique ne fait pas de l'orateur un maître d'éloquence. La maîtrise de la linguistique ne donne pas celle de la langue. Le discours savant sur une réalité, le métalangage, dirons-nous, pour pertinent et important soit-il, ne peut se substituer à cette réalité. La carte n'est pas le pays. La description de la Joconde et toutes les explications que l'on peut en donner ne sont pas le tableau que tout le monde admire. L'objectif de la démarche scientifique est de savoir ce qui est originaire dans ce que nous saisissons du réel et d'éprouver ce que nous en croyons. Ce qui n'est pas du tout la même chose<sup>12</sup>.

– *La démarche d'un vrai professionnel*

Il me semble que la démarche du praticien est logiquement celle-ci. Parce qu'il dispose d'un ensemble structuré de connaissances et de procédures acquises par une formation théorique et pratique, ensemble indispensable, il est dès le début ou, en tout cas, très vite en mesure de situer ce sur quoi se focalise le problème qui lui est soumis. Pour transformer ce problème en problématique d'investigation et de traitement, il interroge de nouveau les savoirs savants et, surtout, met en œuvre des procédures qui croisent les procédures savantes pertinentes, non pour abolir le réel dans les modèles théoriques, mais bien pour éclairer la situation à l'aide de ces modèles. Il ne va pas de la théorie vers la pratique, mais, pour avoir la maîtrise de la pratique, il engage une démarche intellectuelle et interroge les savoirs disponibles. Il sait que les analyses auxquelles il procède ne sauraient réduire la complexité du réel qu'il a toujours en vue.

– *Jugement de valeur et jugement quant au vrai*

Il me semble, du reste, que, dans la manière dont nous posons habituellement la question du rapport à la science ou, devrions-nous dire, aux sciences, car ce singulier tend à diviniser les sciences et les scientifiques, nous oublions que les sciences et la raison grâce à laquelle nous les élaborons ne sont qu'instrumentales. Ce qui est premier est le jugement de valeur. Nous agissons et nous nous déterminons en fonction de ce que nous jugeons comme étant un bien. La thèse libérale veut même que ce bien se réduise à notre intérêt et à notre intérêt individuel. Nous serions tous utilitaristes. Thèse très contestable, puisque, d'une part, la dimension sociale est constitutive de tout individu humain et que, d'autre part, nous n'envisageons pas nécessairement les choses en fonction du bien ou de l'intérêt, individuel ou altruiste. Il reste que, pour porter un jugement de valeur, qu'il s'agisse de notre intérêt ou non, il est nécessaire de l'instruire par le premier jugement de valeur qui soit : le jugement quant au vrai. Le faux ne saurait en effet être l'équivalent du vrai ni prévaloir sur lui. Me tromper ou être trompé risquerait d'être gravement préjudiciable. Sur cette base la logique de scientificité

---

<sup>12</sup>. Sur la question de l'originaire et celle de l'origine qui lui est associée, je me permets de renvoyer à nouveau le lecteur à notre *Quand le christianisme a changé le monde, op. cit.*, p. 217-227.

peut se mettre en œuvre. Mais, à l'inverse du jugement quant au bien, le jugement quant au vrai ne peut pas être global. Il est toujours partiel. La démarche de scientificité est nécessairement séquentielle. Elle divise. Elle réduit. Elle se fait à partir de points de vue spécifiques et restreints. Cette condition est inhérente à toute démarche épistémique. Mais si, pour instruire mon jugement, je dois me soumettre à l'analyse qui, par définition, divise et réduit, je ne puis revenir au jugement comme à une somme des analyses effectuées. Là est le paradoxe : le jugement de valeur ne se déduit pas des analyses qui l'instruisent. Il les excède. Un seuil les sépare. Ils ne sont pas du même ordre. Un jugement de valeur ne saurait donc jamais se ramener aux arguments et aux raisons que l'on peut trouver pour le justifier et, pense-t-on à tort, le fonder. Les raisons que j'ai d'aimer quelqu'un sont même si peu pertinentes qu'elles ne convaincront personne de l'aimer à ma place ! Cela ne justifie en rien l'irrationnel. La déraison, c'est aussi bien se méfier totalement de la raison que de ne se fier qu'à elle. L'étude rationnelle de la raison amène à la conclusion que, dans la plupart des domaines, on ne peut dépasser ce que Platon appelait l'*orthè doxa*, l'« opinion droite ». Le raisonnable ou la voie de la sagesse consiste, selon d'autres auteurs anciens, à chercher « le juste milieu » (*métrïotes* ou *summétrïa* en grec, *moderatio* ou *mediocritas* en latin).

– *Le risque de l'asservissement techno-scientiste*

Est-il besoin de préciser qu'il serait extrêmement dangereux de s'en remettre aujourd'hui aux savants, dans la mesure où beaucoup d'entre eux, emportés par le néolibéralisme, ne sont pas libres de leurs recherches et encore moins de leurs résultats ? Financés par des entreprises qui sont intéressées par le résultat ou organisés eux-mêmes en entreprises pour avoir un financement, ils sont condamnés à produire et à justifier ce que veut leur employeur, le payeur ou le commanditaire ou ce qui se vend et non à dire ce qui est vrai. Les puissances économiques et financières ont besoin de la justification de la science, comme d'autres puissances, anciennes ou présentes, ont besoin de la caution de Dieu, de la religion et des théologiens. Je ne peux que vous mettre en garde contre cet assujettissement intellectuel et institutionnel qui risque de s'introduire assez rapidement dans le texte des décrets et conventions qui réglementent votre profession. Comme bien d'autres professions libérales, la vôtre ne manquera pas de tenter des entreprises capitalistes, lesquelles chercheront à vous instrumentaliser et à vous réduire à un support de compétences.

## **C. La personne humaine**

### **a) La personne humaine remise en cause dans son statut**

Cette réduction à des compétences m'invite à passer au second thème de ces journées : celle de la personne humaine. De tous côtés, la personne humaine est remise en cause. Les savants et les sciences de tous bords sont convoqués pour démontrer qu'elle n'a pas de consistance spécifique. On peut le comprendre : il n'est pas encore d'instrument, si perfectionné soit-il, qui puisse égaler un homme pour effectuer des tâches extrêmement complexes. Le réduire à n'être qu'un instrument docile et si possible gratuit est l'objectif du néolibéralisme. Il est des opérations que, seule, une personne, notamment grâce à ses capacités cérébrales, peut encore accomplir. Nous sommes en train de refaire à grande échelle et sans débat bien pire que ce que les conquistadors ont fait lorsqu'ils voulurent réduire les

Indiens d'Amérique au rang d'animaux, du moins d'après le téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe, *La Controverse de Valladolid* (1992), réalisé d'après le roman éponyme de Jean-Claude Carrière. Car la réalité historique de la controverse engagée en 1550 à Valladolid est bien différente. Elle n'avait pas pour but de savoir s'ils avaient une âme ou pas. En revanche, si elle préserva les Amérindiens en leur reconnaissant un statut égal à celui des Blancs, la décision à laquelle elle aboutit ne fut pas appliquée aux Noirs d'Afrique, dont on put ainsi poursuivre sans scrupule la traite. Cette traite reste une honte pour l'humanité. La reconnaissance des autres comme de moi-même comme personne humaine ne dépend pas des théories, des conceptions et des définitions que nous pouvons avoir de l'homme et sur l'homme. Aussi ne pouvons-nous récuser la réalité de la personne humaine sous prétexte que ces théories et définitions sont discutables et, donc, qu'elles relèveraient d'une conception mythique des choses. C'est bien parce que certains individus veulent réduire d'autres individus au rang d'esclaves que la qualité de personne est refusée.

### **b) La reconnaissance de moi et d'autrui comme personne est pré-épistémique**

La reconnaissance de moi-même et d'autrui comme personne humaine est pré-épistémique. Pas plus que le réel ne résulte de sa diction savante, elle n'est le fruit d'une construction intellectuelle que je peux remettre en cause, parce que toute construction intellectuelle est discutable. La personne humaine ne se ramène pas aux théories que l'on peut en faire ni aux fondements qu'on peut intellectuellement lui trouver. Se reconnaître comme personne et reconnaître l'autre comme personne ne relève pas de la science. Je n'ai pas besoin de passer par la catégorie d'homme, par les caractéristiques nécessaires et suffisantes de cette catégorie, pour reconnaître que l'autre est mon semblable. Cette argumentation n'est pas plus recevable que celle qui a justifié la controverse de Valladolid d'après le film de Jean-Daniel Verhaeghe, lequel est, en réalité, le symptôme de notre époque. Aucune science ne saurait remettre en cause la qualité de personne qui est l'attribut de tous et de chacun. Le principe ou l'axiome premier qui s'impose est que toute théorie ou doctrine qui ne sauve pas la personne humaine, aussi cohérente et efficiente soit-elle, est fautive et mensongère. Le pouvoir et l'autorité de la pensée sont détournés par ses promoteurs pour tromper et asservir. Comme n'importe quel animal reconnaît sans hésitation et sans analyse l'animal de son espèce, un homme reconnaît d'emblée un autre homme comme membre de la même espèce. Cette reconnaissance n'a besoin d'aucun autre fondement et elle est indiscutable.

### **c) Pourquoi cette reconnaissance peut être contrariée**

Maintenant, en raison de certaines spécificités de l'espèce humaine, comme le fait que l'homme soit un néotène, c'est-à-dire un être capable de se reproduire et de transmettre ses caractères de juvénilité sans être pleinement mature<sup>13</sup>, et que la venue à soi comme aux autres,

---

<sup>13</sup> Dany-Robert Dufour, qui tire tout le parti, mais de manière exagérée, de cette spécificité humaine, définit ainsi la néoténie : « ... cette théorie, due à un anatomiste hollandais du nom de Luis Bolk, actuellement soutenue par une grande partie de la recherche paléanthropologique, conçoit l'homme comme un être à naissance prématurée, à la fois incapable d'atteindre son développement germinal complet et cependant capable de se reproduire et de transmettre ses caractères de juvénilité, normalement transitoires chez les autres animaux. Cet animal, non fini, à la différence des autres animaux, doit donc se parachever ailleurs que dans la première

c'est-à-dire comme sujet conscient de lui-même, tienne à cette expérience originaire du don du langage et de la parole que lui fait cet autre être corporel et sujet reconnu également comme tel, sa mère, cette reconnaissance peut être contrariée. L'homme n'est par ailleurs peut-être pas aussi bon que le pensait Rousseau. Ne plus croire à la thèse judéo-chrétienne du péché originel ou à la thèse philosophique grecque de la production des êtres par émanation et dégradation à partir de l'Un laisse entière la question de la malignité de l'homme que ces thèses ou croyances voulaient instruire. Le problème ne porte donc ni sur la reconnaissance de l'autre comme un autre moi-même ni sur la spécificité de l'espèce humaine par rapport à toutes les autres espèces vivantes. Il vient du trouble qui caractérise l'espèce humaine, trouble que la raison peut aussi bien augmenter que réduire.

Ce trouble est aggravé par un autre fait, à savoir la tendance qu'a la langue de nous faire percevoir chaque chose ou chaque idée comme un être vivant. Comme si la langue elle-même était une extension et une mise en scène de cette expérience originaire et fondatrice dont je viens de parler, peut-être la plus précieuse de toutes celles que l'on puisse faire. Sans elle, il n'y aurait pas de sujet linguistique. Mais si n'importe quoi, nommé comme sujet d'une phrase, peut être énoncé comme un sujet humain, il est facile de retourner la démarche et de dire que le sujet humain n'a pas plus de consistance que n'importe quoi. Je ne dirai pas que le cerveau est n'importe quoi. Mais je ne saurais lui faire tenir la place du sujet humain sans commettre un abus de langage et, plus qu'un abus de langage, une substitution qui abolit le sujet humain en tant que tel et ouvre la porte à toutes les dérives. Ramener l'homme au cerveau est idéologique, non scientifique. L'idéologie, c'est rester à l'intérieur de la rationalité, s'enfermer dans sa logique et sa cohérence et forcer le réel à y entrer. Et il n'est pas d'idéologie qui ne soit en même temps la justification d'un pouvoir arbitraire.

## Conclusion

La culture qui tend actuellement à s'imposer et à structurer nos croyances et nos comportements comme l'a fait la religion chrétienne au cours du iv<sup>e</sup> siècle est le néolibéralisme. Au iv<sup>e</sup> siècle, l'autorité dont jouissait la religion et les dogmes qu'elle imposait n'avaient plus grand-chose à voir avec l'invitation évangélique que, cependant, elle mettait en avant. C'est en partie contre elle et contre sa forme sécularisée, l'État souverain, que s'est formé le mouvement libéral. Son inscription dans le milieu capitaliste en a perverti d'emblée les thèses fondamentales, si bien que, aujourd'hui, au moment où le néolibéralisme entend supplanter le christianisme dans sa fonction architectonique et instituante de la société, l'homme et le monde se trouvent menacés dans leur existence même. La science et les savants sont réquisitionnés pour servir ce projet, pour faire croire le contraire et entraîner l'adhésion.

Le langage et la parole humaine sont donc encore une fois confisqués et de manière encore plus radicale que par le passé. Le discours du néolibéralisme entend s'énoncer comme un langage, voire comme le langage unique et total, sans reste. Un discours réduit à sa

---

nature, dans une seconde nature, généralement appelée culture. » (Dany-Robert Dufour, *On achève bien les hommes. De quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Paris, Denoël, 2005, p. 17-18.

grammaire, et à une grammaire sans syntaxe, en tout cas pour le simple mortel, atomisé comme sa nouvelle langue. Si un sujet humain ne peut advenir à la plénitude de son être qu'en accédant à la plénitude de la parole, les troubles du langage ne sont donc pas près de cesser. Si guérir est une tache toujours nécessaire, prévenir en est devenue une plus urgente que jamais.